

CLÉLIA ANFRAY

# Le coursier de Valenciennes

roman

*nrf*

GALLIMARD



LE COURSIER DE VALENCIENNES



CLÉLIA ANFRAY

LE COURSIER  
DE VALENCIENNES

roman

*nrf*

GALLIMARD



Dehors, le temps était de plus en plus  
doux, le ciel de suie se cuivrait, chargé  
d'une de ces longues pluies du Nord,  
dont on sentait l'approche dans la tié-  
deur humide de l'air.

Émile ZOLA,  
*Germinal*

Ô train,  
vitesse, et ton souffle, ô vent,  
me tirera encore par les cheveux,  
vers les pays qui ne sont pas.

Pierre CRÉANGE,  
*Vers les pays qui ne sont pas*





## *Chapitre 1*

Simon ne ferait pas de vieux os ici. Il remettrait le paquet à la famille, bonjour, bonsoir, puis il rentrerait chez lui. Il aurait pu le dépêcher par voie postale, c'est sûr. Mais il tenait à le remettre en main propre. Question de fierté. Il n'en avait pas eu beaucoup là-bas mais il faut croire qu'on n'en mourait pas.

Depuis une bonne demi-heure déjà, il marchait les yeux rivés sur les pavés humides et poisseux. De la place de la Gare jusqu'à la rue des Capucins. Une sacrée trotte. Le ciel, d'un blanc indéfini, crachotait. Une bruine qui faisait par intermittence une halte au-dessus d'un clocher et qui, ailleurs, laissait supposer la possibilité d'une amélioration. Mais il fallait ne pas être du Nord pour croire que cet édreton opiniâtrement accroché aux toits se dissiperait bientôt. Simon le comprit pourtant très vite. Il se tâta quelques instants pour savoir s'il devait revenir sur ses pas et acheter le parapluie qu'il avait repéré place d'Armes. Une belle

vitrine pleine de peps en tout genre aussi alléchante sous la pluie qu'un gelco sous le cagnard. Mais, additionnant mentalement le prix de l'autobus, de l'infâme sandwich acheté à prix d'or dans le train, et de tous ses billets — Chamalières-Clermont, Clermont-Paris, Paris-Valenciennes —, il renonça. Le col du paletot ferait l'affaire. Simon trompa sa fatigue et le crachin en examinant les traces suspectes que laissait traîner derrière elle la pluie, s'en remettant à l'arête des trottoirs aux relents de chien mouillé. Il s'amusait à reconnaître, à leurs teintes plus ou moins chargées, les pores rougis d'une brique ou la portion d'un nuage.

La guerre avait brisé net ses vocations de peintre. Mais il s'en était remis, un peu comme tout le monde. L'essentiel n'était-il pas de casser sa croûte et de trouver chaussure à son pied ? Renoncer n'était jamais au fond qu'une affaire d'habitude. Comme tout le reste. C'était peut-être pour ça qu'il n'avait jamais vraiment compris Pierre. Simon, lui, n'avait sans doute pas l'âme d'un poète, mais il était quand même sensible aux choses. La pitance et le mariage, c'était faute de mieux. Dans une autre vie, il aurait été peintre. Il n'y avait pas à tortiller. Hochant la tête à cette pensée, il se remit à observer les reflets versatiles des pavés qu'il recomposait comme un puzzle mobile.

Soudain, en voulant esquiver une rigole, il loupa son enjambée et fit gicler l'eau, comme une source. C'était

bien sa veine. Depuis l'ourlet, qu'il avait lui-même recousu, jusqu'aux genoux, son pantalon était trempé. Après toutes ces années, il avait fini par prendre des habitudes de vieux garçon. Et là, en cette occasion mémorable (historique, même), sa tenue respectable de représentant de commerce en chaussures s'égouttait comme une serpillière. Pas la petite bavure facile à dissimuler, non, la bonne saucée. Il secoua dérisoirement la flanelle pour accélérer le séchage. Sa mauvaise humeur gâta ce qui lui restait de marche. Le coulis glacial, qui s'engouffrait depuis la chaussure en beau cuir fourré jusqu'au caleçon, réveilla une furieuse envie de pisser. Quelle idée aussi d'engloutir autant de café ? Il contrôla ses poches en les tapotant, comme il le faisait ordinairement avec ses clefs, et vérifia que le paquet était toujours là, roulé au sec dans son pantalon. Le colis avait été emballé avec soin dans un pochon. Aucun risque.

Il releva la tête — rue des Récollets —, plongea l'autre main dans sa poche de droite et en tira le plan qu'il avait tracé au porte-mine. Il avait gardé ça de son père, les pages déchirées d'éphémérides et les esquisses au criterium. Ça, moins le sifflement. En examinant la page arrachée qui ne datait pas d'hier, ce père lui revint en mémoire, affairé, zézayant, taciturne, perdu dans ses pensées. Ce père bougon qu'il n'avait pas vraiment connu.

Le crachin augmenté de ses doigts humides effaça une bonne partie des noms de rue. Il ne manquait plus qu'il se perde. Pas le moment de faire le mariolle dans une ville inconnue. Il tâcha de déchiffrer : prendre à gauche la rue Saint-Gély (à moins que ce ne soit Géry?), à droite la rue de Mons. L'affaire de quelques minutes.

Il regarda sa montre : rien ne pressait.

Par curiosité, il fit le détour par le lycée Watteau. Il avait entendu dire que la *Geheime Feldpolizei* avait fait du vilain dans les caves. Arrivé devant l'établissement, difficile de croire que ça ait pu se produire. Façade terre de Sienne irréprochable, pilastres propres, présence paisible de platanes centenaires roussis par l'automne. Qui avaient dû assister à tout. La bâtisse était une incongruité architecturale, anachronique même. Mais à quoi pouvait-il s'attendre ? À un bâtiment bleui de coups ? À des civières charriant les morts ? La guerre était bel et bien finie. Alors quoi ? Alors rien. C'était lui dans le fond qui n'en avait pas terminé. Il s'était donné un mal de chien pour retrouver leur patronyme dans le bottin : *Viéville*, et non plus *Weill*, un beau nom de baptême tout neuf, français bon teint, qui respirait les routes escarpées de Champagne, les chênes pubescents et les alisiers blancs. Et s'il était venu jusqu'ici, à Valenciennes, dans ce trou abîmé par les troupes françaises et

allemandes, six années après sa libération, c'était bien qu'il voulait la digérer, sa guerre.

Machinalement, il tâta une nouvelle fois sa poche.

Devant l'établissement, trois lycéennes stationnaient sous un grand parapluie demi-deuil. Leur conversation était joyeuse. De temps en temps, la tranquillité des platanes était secouée par de bruyants éclats de rire. Une grande bringue engoncée dans un corps tout brun était particulièrement loquace. Perchée sur ses deux cannes tordues qui avaient manifestement poussé trop vite, elle avait des airs de héron garde-bœuf. Simon l'observait de loin. Ça se gondolait sec. À chaque réplique, le dos de la seconde, qu'il n'arrivait pas à distinguer, était secoué par des pouffements. L'hilarité le gagna aussi. Un esclaffement, plus ou moins contenu, les fit se retourner. En croisant le regard bleuté de la bringue qui lui souriait effrontément de toutes ses dents, il cessa de rire, baissa la tête puis reprit sa route. Est-ce qu'on perdait le sens commun à quoi, seize ans, dix-sept à tout casser, de dévisager comme ça le premier venu? Et pourquoi pas se jeter à sa tête, tant qu'on y était? Il serait allé en toucher deux mots à sa mère, s'il l'avait connue.

Dans son échauffement, il en oublia l'étreinte glaciale et tranchante de son pantalon. Le beau regard de ciel flamand, lui, ne le quitta pas avant d'avoir contourné plusieurs pâtés de maisons. Au bout de

quelques minutes de marche, les rires qui avaient redoublé se turent brutalement.

Lorsqu'il arriva rue des Capucins, une vague appréhension le gagna. Par où commencer? Il ne s'agissait pas de sortir tout de go ce qui lui passait par la tête. Bien au contraire. Il fallait faire preuve de tact, de doigté... Son front brûlant dégouttait de sueur. Il passa la main sur son crâne dépeigné et humide et sentit qu'il était fiévreux. Si c'était pas honteux tout ce corps qui exsudait de partout comme un bouillon de culture... Et comme si cela ne suffisait pas, il sentit que ses jambes transies le soutenaient à peine. Il jeta un coup d'œil dépité sur ses mollets humides, gominés dans leur flanelle, brillant comme les cheveux d'un gommeux. C'était difficile d'être moins présentable. Jamais il ne se serait risqué à pareil laisser-aller devant un client. Une sacrée déveine, marmonna-t-il en dépliant un mouchoir (il en avait repassé un neuf au cas où) pour éponger sur son front la pellicule de sueur. Puis il se frictionna frénétiquement la jambe, gesticulant en même temps pour détacher le pantalon obstinément plaqué sur le mollet. Il jeta aux alentours un coup d'œil circulaire. Pas un chat : une chance. Si on avait surpris sa danse, il aurait eu l'air fin. Il fit ensuite quelques pas vifs, s'éclaircit la gorge, plaqua de la paume de sa main ses cheveux filasse. Puis il s'arrêta net : *12 rue des Capucins*. Était-ce vraiment là?

Il dut s'y reprendre à deux fois, avoir le recul nécessaire depuis le trottoir d'en face pour jauger l'écriveau, avant d'admettre que oui, il était vraiment arrivé. La demeure sérieuse, à la porte surmontée d'une balustrade de pierre et rehaussée d'un pignon ouvragé, était à n'en pas douter l'une des plus imposantes de la ville. On pouvait entendre, malgré la fermeture des fenêtres, le son vif et éclatant d'une étude pour violon. Simon hésita encore quelques instants : une maison coquette de cette taille-là, briques ocrées, flamboyantes malgré le crachin, fenêtres hautes, une maison bourgeoise avec tout le protocole, installée là sans vergogne en face de l'institution Notre-Dame, ce n'était pas précisément ce qu'il s'était imaginé. Poète, dans son esprit, ça n'avait pas le sou.

Il le revit, la première fois. Il était arrivé un soir, avec un contingent de dix hommes venus remplacer les *volontaires* du dortoir. Et un kapo leur désignait du doigt les lits. Il le revit dans ses pensées, assis sur la couchette inférieure de son grabat, s'ingéniant à se remémorer, du bout des lèvres, les mots exacts d'un poème qu'il avait autrefois écrit, à moins qu'il ne fût d'un autre. *Si tu travailles pour...* Secouant chaque fois la tête, contrarié d'avoir oublié les paroles. *Si tu travailles pour te vêtir et pour boire, Ce n'est pas...* Simon l'avait d'abord cru un peu fou. C'était malheureux à voir, un homme de cette trempe, s'escrimer à réciter

des vers au lieu d'économiser ses forces. Il aurait bien le temps de comprendre. Et puis Pierre s'était levé, lentement, et avait prononcé ces vers à voix haute, ou plutôt proposé, amicalement, comme il aurait partagé un morceau de pain :

*Si tu travailles pour te vêtir et pour boire,  
C'est là un moindre mal — tu es tout excusé.*

Il avait alors souri à Simon. Grand, brun, les yeux étonnamment clairs et futés, enfoncés sous des lunettes tracées au compas. Une fière allure sans doute, mais pas dans le genre bourgeois. Puis ils s'étaient serré une main fraternelle, et ne s'étaient vraiment quittés qu'à son départ...

Pierre n'avait jamais parlé de fortune de famille. Là-dessus, il était formel. Toutes ces pensées se bousculaient dans sa tête. Et toujours cette furieuse envie de soulager sa vessie.

Avant de sonner, il fit un dernier raclement de gorge.



## *Chapitre 2*

Simon pressa la sonnette. Après quelques minutes qui lui parurent une éternité, le violon se tut tout à fait et la porte s'ouvrit sur une haute femme brune au visage jaune, presque émacié.

— Bonjour madame. Pardon de vous déranger. Vous êtes madame Weill? Madame Françoise Weill?

Il avait dit cela avec aplomb et d'un seul trait, pour s'assurer de n'être pas coupé. La femme ne lui répondit pas immédiatement. Son regard suspicieux et inquiet allait de l'homme à la rue. La voie désertée dut la rassurer car ses yeux s'abattirent sur lui brutalement, comme un mortier. Simon se sentit pitoyable. D'ordinaire déjà, il supportait mal son petit gabarit. Peu de succès avec les femmes, pas plus de cote auprès des hommes. Il avait bien tenté la moustache. Un galon de virilité discret, s'était-il dit, et puis il avait renoncé. Franchement à cette heure, son accoutrement de nécessaire n'arrangeait rien. Sous le regard sans cils de cette

femme plus grande que lui, sa piètre carrure décrut encore.

— Françoise Viéville n'est pas là. C'est pour quoi ?

Simon s'était préparé à tout, sauf à tomber sur la mauvaise personne. Il zieuta discrètement l'étiquette accolée à la sonnette : *Viéville*. Pourquoi diable avait-il répété *Weill*? Tu parles d'un doigté...

— Pardon de vous demander ça, mais vous êtes de la famille de Françoise Viéville ?

— Oui, je suis sa sœur. Mais c'est pour quoi ?

Il se demanda si la livraison était encore d'actualité s'agissant de la sœur. Il lui était bien arrivé de vendre des mocassins au voisin d'un client. Personne n'en avait fait de gorges chaudes, pas de réclamations non plus. Mais ce colis, roulé au sec dans son pantalon, était d'une autre nature, pas de celle qu'on cède à n'importe qui.

— Pardon d'insister, madame, mais c'est à Françoise Viéville que je voudrais parler.

La haute femme brune cambra sa poitrine et fronça les sourcils. Simon crut y voir de la colère, à moins que ce ne fût de l'incompréhension.

— Écoutez, monsieur, je ne sais pas qui vous êtes. Et je viens de vous dire que ma sœur n'est pas là.

La femme s'apprêtait à refermer la porte sur lui quand il la bloqua fermement de la main.

— Attendez madame, ça ne fait rien. Sœur ou pas sœur, il faut que je vous parle.

Dans sa précipitation, ses derniers mots déraillèrent, une octave plus haut. Une matinée entière expirait pêle-mêle dans cette voix de fausset : la lassitude, la moiteur glacée, la curiosité de faire le tour du propriétaire, le magnétisme de cette femme jaune et austère, la vessie pleine. Il osa encore :

— Madame, j'ai connu Pierre Weill. Je veux dire, je l'ai connu là-bas, à Klein Mangersdorf.

Puis, tendant la main, il compléta :

— Je m'appelle Simon Abramovitch.

Interdite, la femme, que la méfiance n'avait pas encore quittée, ne lui serra pas la main. Était-ce son nom de Polak qui la rebutait ? Connaissait-elle Klein Mangersdorf, même de nom ? On pouvait lire dans son regard l'indécision et l'embarras. Laisser entrer cet homme ruisselant de tous les pores, qui, à la fourbure et à l'accent, devait venir de loin ? Ou bien, comme elle se l'était maintes fois promis dans ses radotages intérieurs de femme seule, ne jamais (plus) ouvrir à un étranger ? Simon se balançait sur ses deux jambes pour contenir sa vessie. La femme le considéra à nouveau. Une petite voix dut sans doute lui faire admettre qu'on ne risquait rien à l'introduire chez soi puisqu'elle finit par répondre :

— Entrez.

Puis, après un silence :

— Débarrassez-vous de votre manteau.

Malgré son humidité, Simon ne voulut pas se séparer du paletot dans lequel il avait conservé son précieux bagage. D'ailleurs, vu l'accueil, il n'était plus si sûr de vouloir le déballer, son paquet. Cette main qu'il avait tendue dans le vide avait piqué sa fierté d'homme mûr qui en avait pourtant vu d'autres. Pas question de se mettre en quatre, et encore moins pour une femme par-dessus le marché. Il n'avait peut-être pas la carrure d'un athlète, ça il ne disait pas, mais de l'amour-propre, un peu tout de même. On verrait bien comment évolueraient les choses. D'ailleurs, il n'était pas aux pièces.

Dans le bref corridor qui le menait au salon, Simon suivit la femme aux pieds emmaillotés dans de petits chaussons en peau de chèvre qui frottaient le paquet avec un bruit de feuilles mortes. Les murs du couloir étaient une mosaïque de photographies dont on pouvait supposer, à leur grain et aux tenues de leurs occupants (il crut reconnaître Pierre au passage), qu'elles collectionnaient moins les vivants piliers de la famille que les disparus. Un coquet monument aux morts, se dit-il. Le salon était sombre mais sacrément cossu. Bergère d'époque (laquelle ? il n'était pas expert, mais ça avait une drôle de tenue) recouverte d'un tissu toile à matelas sur lequel pendouillaient quelques fils de laine d'un tricot rouge en cours de réalisation, un guéridon où était posée une tasse de thé fumant, deux grands

mordait une fillette à Boulogne, le Hainaut s'inclinait à Namur... Simon trouvait pourtant de l'intérêt dans ces nouvelles qui ne le concernaient plus. Elles le divertissaient.

Ses yeux tombèrent soudain sur un fait divers de la plus haute importance :

DISPARITION DE GEORGES DEBROECK :  
*l'ancien douanier de Bon-Secours retrouvé mort*

M. Georges Debroeck, l'ancien contrôleur principal des douanes, a été retrouvé mort à son domicile des suites d'un coup violent porté à la tête. Les soupçons de la police, alertée le matin même par l'épouse du défunt, se sont rapidement portés sur deux individus déjà suspectés par le passé dans de semblables affaires. Ils auraient été vus l'après-midi même rôdant autour du domicile du défunt. L'enquête ne donne pas davantage de précisions pour le moment.

Ses obsèques seront célébrées en l'église Saint-François en Val d'Escaut, à Vieux-Condé. Un hommage officiel sera rendu à ce serviteur de l'État, décoré de l'Ordre national du mérite, en présence de M. le Receveur régional des douanes.



# Le coursier de Valenciennes Clélia Anfray

Cette édition électronique du livre  
*Le coursier de Valenciennes* de Clélia Anfray  
a été réalisée le 22 juin 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070138371 - Numéro d'édition : 244281).

Code Sodis : N53113 - ISBN : 9782072473869  
Numéro d'édition : 244283.